

DEBIEN, Gabriel, *Guillaume Mauviel Évêque constitutionnel de Saint-Domingue (1801-1805)*. Coll. « Notes d'histoire coloniale », no 105. Basse-Terre, Société d'histoire de la Guadeloupe, 1981, 113 p. 60 francs.

Jean-Marie Loncol

Volume 37, numéro 1, juin 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304132ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304132ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Loncol, J.-M. (1983). Compte rendu de [DEBIEN, Gabriel, *Guillaume Mauviel Évêque constitutionnel de Saint-Domingue (1801-1805)*. Coll. « Notes d'histoire coloniale », no 105. Basse-Terre, Société d'histoire de la Guadeloupe, 1981, 113 p. 60 francs.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 37(1), 99–101.
<https://doi.org/10.7202/304132ar>

DEBIEN, Gabriel. *Guillaume Mauviel Évêque constitutionnel de Saint-Domingue (1801-1805)*. Coll. «Notes d'histoire coloniale», no 105. Basse-Terre, Société d'histoire de la Guadeloupe, 1981, 113 p. 60 francs.

À travers les vicissitudes de la Révolution française et de l'Empire napoléonien, auxquelles est liée comme on sait l'indépendance de Saint-Domingue, la carrière épiscopale de Guillaume Mauviel aux Antilles devrait «a priori» fournir une source révélatrice sur Haïti à l'époque de son émancipation politique. Déjà les mémoires et lettres de Mauviel à Grégoire avaient été publiés, en 1886, par Gustave Bord dans la *Revue de la Révolution*. Avaient suivi les deux «très solides études» (p. 5) du P. Cabon dans ses *Notes sur l'histoire religieuse d'Haïti* (Port-au-Prince, Petit Séminaire-Collège Saint-Martial, 1933, in-8°) et de J.-P. Rocher dans sa «Note sur la venue dans l'Yonne de deux anciens évêques constitutionnels de Saint-Domingue, Guillaume Mauviel et

Jean-Remacle Lissor» (*Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, T. 107, 1975: 155-172). Notre auteur, enrichissant la documentation, veut maintenant compléter quelque peu ces données en insistant particulièrement sur le séjour de Mauviel dans la partie espagnole de l'île où il demeure surtout, en réalité, durant les quatre années qu'il passe en Amérique.

Né à Fervaches (Manche) le 29 octobre 1759 et décédé à Cézy (Yonne) le 9 mars 1814, Guillaume Mauviel — dont l'ordination remonte à une date inconnue — embrasse dans la tourmente révolutionnaire le parti de l'Église constitutionnelle. Ami du grand prélat de cette Église, Henri Grégoire dont il n'est «au fond qu'une ombre» (p. 111), il est élu le 10 novembre 1797 par le Concile national de l'an V, évêque des Cayes dans le sud de Saint-Domingue. Unique évêque français de la colonie en plein bouleversement, il ne peut quitter la France qu'en 1800. Il est envoyé alors, malgré son élection au seul diocèse des Cayes, pour s'occuper de toute la partie française de Saint-Domingue, fixant sa résidence où il le pourra. Ses instructions, qui émanent du ministère de la Marine et auxquelles font écho celles de Grégoire de même que celles des délégués de Toussaint Louverture à Paris, l'enjoignent en substance de «rétablir l'union entre les hommes de toutes les couleurs», de «resserrer les liens qui doivent unir les colonies à la métropole», enfin d'«aider à la pacification des troubles de la malheureuse colonie de Saint-Domingue» (*Annales de la religion*, XII, citées, p. 10). Face aux problèmes raciaux, il partage de prime abord les vues de Grégoire qui, membre de la Convention, avait fait voter en 1794 l'abolition de l'esclavage et qui prône toujours l'égalité civique des gens de couleur et des Noirs libres avec les Blancs. Son élection à l'évêché des Cayes, d'autre part, est à situer dans le prolongement d'une démarche de Louverture auprès de Grégoire en 1796 pour que lui arrivent des «prêtres estimables pour leur attachement à la République» (cité p. 8).

Qu'advient-il, dans pareil contexte, de la mission qui nous occupe? Contrairement à ce que laissait espérer la démarche de Toussaint auprès de Grégoire, le chef noir reçoit fort mal Mauviel — s'abstenant de répondre à sa lettre de présentation qui lui est pourtant adressée à quatre reprises — et lui assigne la résidence de Santiago. L'hostilité plus ou moins franche des prêtres et des fidèles vis-à-vis du soi-disant évêque, français par surcroît, restreint assez le ministère de Mauviel dans l'ancienne colonie espagnole. En 1803, notre pasteur s'efforcera bien de promouvoir l'enseignement du catéchisme au sein de la jeunesse, une semaine en français et la suivante en espagnol. Il tâchera le plus discrètement possible d'enrayer des pratiques jugées superstitieuses et dangereuses comme les processions nocturnes aux flambeaux. Il oeuvrera même en faveur des églises, surtout de la cathédrale de Santo Domingo, devant le séquestre et la vente des biens ecclésiastiques. Le sacerdoce doit néanmoins céder le pas au politique. Après l'arrestation de Toussaint en juin 1802 Mauviel se gagne l'estime du général Leclerc, dirigeant l'expédition française de reconquête, par ses efforts pour assurer la soumission des chefs militaires rebelles. Après le concordat signé entre le Saint-Siège et le gouvernement français, il fait parvenir à Rome sa démission comme évêque constitutionnel. Leclerc lui aurait cependant assuré que, suite à cette démarche, il serait promu archevêque de Santo Domingo. Leclerc, malheureusement, meurt de la fièvre jaune le 2 novembre 1802. L'évêque démissionnaire doit se contenter de rester simple administrateur provisoire de l'archidiocèse promis. Ses rapports avec les géné-

raux français se détériorent, sauf avec le général Desfourneaux chez lequel il ira d'ailleurs mourir en France, et finalement le général en chef Ferrand le pousse à quitter Santo Domingo le 9 novembre 1804, son arrivée au port de Bordeaux s'effectuant en avril 1805.

Que nous apprennent sur Saint-Domingue en convulsion la correspondance et les sermons de Mauviel ainsi que les souvenirs et mémoires rédigés ensuite par ce pensionné de l'État? Bien peu de choses. «La plus grande folie que j'aie pu faire en ma vie, écrit-il le 16 janvier 1804 à Grégoire, a été de venir à Saint-Domingue. C'est une terre maudite d'où l'honnête homme devrait se bannir (cité p. 71).» Ambitieux déçu considéré par notre auteur comme un médiocre, Mauviel qui semble avoir échoué dans son ministère à Saint-Domingue à cause particulièrement de sa maladresse envers les hispanophones — incapable aussi fondamentalement de dominer une scène aussi confuse, ne nous apporte que bien peu de renseignements relatifs au clergé comme aux fidèles de Santo Domingo. Quant au milieu haïtien, il n'en parlerait en abondance qu'à propos de ses démêlés avec Toussaint puis des déprédations exercées par les «brigands» jusque dans la partie espagnole de l'île. Les circonstances, du reste, l'empêchent de connaître vraiment ce milieu haïtien. D'autres études permettront peut-être un jour de mieux utiliser le témoignage de Mauviel. Cela nous semble difficile, pourtant. Gabriel Debien, après des recherches relativement poussées, sait du moins conduire agréablement le lecteur entre les dédales d'un épisode touffu de l'histoire événementielle. L'enquête se clôt, en fin de compte, sur un rapport négatif.

*Département d'histoire
Université de Montréal*

JEAN-MARIE LONCOL